

Émile VERHAEREN



Photo : © *Le Soir* Bruxelles

Par Léon SOMVILLE

1984

À la charnière de deux siècles, sollicité par les nostalgies du Symbolisme, Verhaeren choisit les voies de la modernité. A sa manière, qui lui coûta, il sut dépouiller le vieil homme, mais l'essentiel est qu'il ait continué de croire à une âme du monde, à un «rythme universel», qu'il ait confié au poète le soin de le transcrire, sauf à préciser : «Nul ne l'apprend aux feuillets morts d'un livre». Ce grand vivant nous donne là sa suprême leçon.

Biographie

Le plus grand poète belge de langue française est né dans une famille flamande, petite-bourgeoise et bien pensante, assez aisée au demeurant pour ne pas exiger qu'il vive autrement qu'à sa guise et selon sa vocation. Émile Verhaeren avait quitté le bourg de Saint-Amand près d'Anvers pour suivre à Gand les cours du collège Sainte-Barbe, où il avait fait la connaissance de Rodenbach, mais ce n'est qu'à Louvain, de 1875 à 1881, à partir donc de sa vingtième année, que l'étudiant en droit se mêle aux milieux qui se piquent de littérature et signe ses premiers poèmes dans l'une ou l'autre de ces revues batailleuses dont émergera, en 1881, *La Jeune Belgique*.

La manière de Verhaeren dans *Les Flamandes* (1883) et *Les moines* (1886) est celle d'un poète parnassien certes plus visuel que visionnaire. Pour atteindre au véritable lyrisme, l'homme devra passer par une série d'épreuves (deuils familiaux, souffrances physiques et morales, perte de la foi); témoins de la crise, trois recueils : *Les soirs* (1887), *Les débâcles* (1888), *Les flambeaux noirs* (1890). De ce marasme, où certains, un peu vite, ont cru voir une attitude d'artiste, Verhaeren sortira vainqueur, aidé sans doute par l'illumination de l'amour : Marthe Massin, qu'il épouse en 1891, a inspiré le long épithalame des *Heures claires* (1896), des *Heures d'après-midi* (1905) et des *Heures du soir* (1911), un des sommets de l'œuvre. Auparavant, acquis aux idées d'un Vandervelde, Émile Verhaeren exploite les ressources du mythe et du symbole pour affirmer sa croyance au progrès social : *Les campagnes hallucinées* (1893); *Les villes tentaculaires* (1895).

La réputation de Verhaeren est maintenant internationale. Fêté à Bruxelles, introduit au Mercure de France à Paris, Verhaeren, outre de nombreux voyages, partage son temps entre les deux capitales. Il possède même un ermitage au Caillou-qui-bique, non loin de Valenciennes, mais en Belgique. Il s'essaie avec succès au théâtre, encore qu'il soit erroné de placer, avec un Franz Hellens, le dramaturge avant le poète.

La quarantaine venue, c'est le poète qui prouve sa maîtrise et manifeste la pleine puissance de son génie. Dès 1899, *Les visages de la*

vie signalaient la naissance, dans le ciel poétique, du Hugo des temps modernes. Comparaison renforcée par la trilogie des *Forces tumultueuses* (1902); de *La multiple splendeur* (1906) et des *Rythmes souverains* (1910). A cette poésie cosmique fait écho, sur un autre mode, l'éloge de la terre natale : *Toute la Flandre* (1904-1911).

Après avoir clamé son indignation contre la guerre, Verhaeren disparaît tragiquement le 26 novembre 1916. Venu à Rouen l'avant-veille pour une conférence, au moment du retour, à la gare, il trébuche et glisse sous les roues du train en marche. Le gouvernement belge décline l'offre de la France de transporter le corps au Panthéon. Le poète repose dans le tombeau de Saint-Amand, face à l'Escaut.

Bibliographie

Les œuvres d'Émile Verhaeren ont été publiées par le Mercure de France en 9 volumes et réimprimées chez Slatkine en 1977 (3 volumes).

En voici l'ordre :

- I. ***Les campagnes hallucinées. Les villes tentaculaires. Les douze mois. Les visages de la vie.***
- II. ***Les soirs. Les débâcles. Les flambeaux noirs. Les apparus dans mes chemins. Les villages illusoirs. Les vignes de ma muraille.***
- III. ***Les flamandes. Les moines. Les bords de la route.***
- IV. ***Les blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes.***
- V. ***La multiple splendeur. Les forces tumultueuses.***
- VI. ***Les rythmes souverains. Les flammes hautes.***
- VII. ***Les heures claires. Les heures d'après-midi. Les heures du soir.***
- VIII. ***Toute la Flandre, I : La guirlande des dunes. Les héros.***
- IX. ***Toute la Flandre, II : Les villes à pignons. Les plaines.*** Les ***Slatkine reprints*** (Genève), portant la mention «*Réimpression de l'édition de Paris, 1912/1930*», rassemblent dans le volume I les volumes ci-dessus de I à III, dans le volume II les volumes IV à VI, dans le volume III les volumes VII à IX.

Autres œuvres importantes :

- ***Les aubes***, Bruxelles, Deman, 1898.
- ***Le cloître***, Bruxelles, Deman, 1900.

- *Philippe II*, Mercure de France, 1901.
- *Hélène de Sparte*, Nouvelle Revue Française, 1912.
- *Les ailes rouges de la guerre*, Mercure de France, 1916.
- *Les flammes hautes*, Mercure de France, 1917.
- *A la vie qui s'éloigne*, Mercure de France, 1924.
- *Lettres à Marthe Verhaeren*, Mercure de France, 1937.
- *Belle-chair*, Mercure de France, 1939.

A consulter :

- L. Charles-Baudouin, *Le symbole chez Verhaeren*, Genève, 1924.
- Edmond Estève, *Un grand poète de la vie moderne, Émile Verhaeren*, Paris, 1928.
- A. Mabile de Poncheville, *Vie de Verhaeren*, Paris, 1953.
- J. M. Culot, *Bibliographie d'Émile Verhaeren*, Bruxelles, 1954.

Texte et analyse

Vers la mer

*Comme des objets frêles,
Les vaisseaux blancs semblent posés,
Sur la mer éternelle.*

*Le vent futile et pur n'est que baisers ;
Et les écumes
Qui, doucement, échouent
Contre les proues,
Ne sont que plumes :
Il fait dimanche sur la mer !*

*Telles des dames
Passent, au ciel ou vers les plages,
Voilures et nuages :
Il fait dimanche sur la mer ;
Et l'on voit luire, au loin, des rames,
Barres de prismes sur la mer.*

*Fier de moi-même et de cette heure,
Qui scintillait, en grappes de bijoux
Translucides sur l'eau,
J'ai crié, vers l'espace et sa splendeur :
« O mer de luxe frais et de moires fleuries,
Où le mouvant et vaste été
Marie
Sa force à la douceur et la limpidité ;
Mer de clarté et de conquête
Où voyagent, de crête en crête,
Sur les vagues qu'elles irisent,
Les brises ;
Mer de beauté sonore et de vives merveilles
Dont la rumeur bruit à mes oreilles
Depuis qu'enfant j'imaginai les grèves bleues
Où l'Ourse et le Centaure et le Lion des cieux*

*Venaient boire, le soir,
Là-bas, très loin, à l'autre bout du monde ;
mer, qui fus ma joie étonnée et féconde,
O mer, qui fus ma jeunesse cabrée,
Ainsi que tes marées
Vers les dunes aux mille crêtes,
Accueille-moi, ce jour, où tes eaux sont en fête !*

(*Les visages de la vie, Oeuvres I*, p. 347-349.)

Le poème *Vers la mer* clôt *Les visages de la vie* (1899), le premier des grands recueils (*Les forces tumultueuses, La multiple splendeur...*) consacrés à cette fresque de la vie moderne par laquelle Verhaeren s'impose comme un maître aux yeux de la jeunesse littéraire des années d'avantguerre. Outre sa position dans l'ensemble, *Vers la mer* se signale à l'attention du lecteur par une autre **marque** : imprimé en italique, il renvoie au poème liminaire, *Au bord du quai*, lui aussi distingué par ce caractère. En fait, les deux poèmes apparaissent comme les variantes d'un thème unique : la mer. Leur différence est cependant assurée par la connotation pessimiste du motif liminaire (*La mer tragique et incertaine, /Où j'ai traîné toutes mes peines !*) et sa transformation radicale *in fine* (*O mer, qui fus ma joie étonnée et féconde...*). A qui accuserait le poète de se contredire, il suffirait de rappeler la règle qui gouverne le symbolisme en général et le texte littéraire en particulier : toute valeur tend à se renverser dans son contraire. Le thème reste donc égal à lui-même à travers des actualisations de signe différent. Ainsi, Verhaeren nous propose tantôt une fragile caravelle/*Qui voguerait, voiles au clair, /Dans la panse d'une bouteille (Au bord du quai)*, tantôt, dans un registre non plus dépréciatif mais nettement laudatif, l'objet ou le motif homologue :

*Comme des objets frères,
Les vaisseaux blancs semblent posés,
Sur la mer éternelle.*

Sans doute le sens dans lequel s'opère le changement n'est-il pas sans rapport avec un certain vécu. Le Verhaeren de la quarantaine est davantage celui qui s'extasie devant la beauté du monde que le « promeneur las » évoqué de prime abord. Il est fatal que d'un poème à l'autre, du *Bord du quai* à *Vers la mer*, s'opère une conversion qui substitue la joie à la peine,

la mer apaisée à la mer menaçante, le vaisseau voguant au large à la caravelle posée sur *une étagère*.

Du symbolisme traditionnel de la mer, Verhaeren a retenu les significations en accord avec l'esprit résolument optimiste qui est devenu le sien après qu'il eut surmonté les épreuves de la « crise » (1887-1891). A ce titre, *Vers la mer* est le poème de la régénération et de la renaissance. Il met en scène l'homme vieillissant, partagé entre l'appréhension de la mort et la nostalgie de la jeunesse :

*O mer, je sens tarir les sources, dans mes plaines,
Mais j'ai recours à toi pour l'exalter,
Une fois encor,
Et le grandir et le transfigurer,
Mon corps,
En attendant qu'on t'apporte sa mort,
Pour à jamais la dissoudre en ta vie.*

Du spectacle de la mer, source et réservoir de toute vie, le poète tire la conviction que sa mort ne constituera qu'une étape vers une autre forme de vie, un *moment nouveau de conscience*. Dans l'immédiat, tel Antée retrouvant ses forces au contact de sa mère la Terre, il demande et obtient que s'effacent les fatigues de l'âge. L'équivalence, souvent affirmée de la *mer* et de la *mère*, retrouve ici tous ses droits. La partie centrale du poème, qu'encadrent les strophes contenant le refrain *Il fait dimanche sur la mer!*, est une longue apostrophe à cette entité de la mer/mère cosmique. Le lecteur relèvera jusque dans le détail du paysage l'intervention de la féminité :

*Telles des dames
Passent, au ciel ou vers les plages,
Voilures et nuages...*

Dans ce dimanche de fête, il faut s'attendre que circule, du pôle masculin au pôle féminin, un courant de complicité amoureuse :

Le vent futile et pur n'est que baisers...

La complicité des éléments fait bien augurer du pacte que le poète est pressé de nouer avec la puissance tutélaire. Certes, la mer ne répondra pas au discours qui lui est adressé, mais ce n'est pas la moindre beauté de ce

poème que de faire tenir la réponse dans la subtile variation affectant la strophe initiale lors de sa reprise finale...

*Comme de lumineux tombeaux,
Les vaisseaux blancs semblent posés,
De loin en loin, sur les plaines des eaux.*

Comme des objets frêles : l'imprécision même du terme choisi pour désigner le premier comparant avait vertu stylistique, puisqu'il constitue le contexte par rapport auquel *tombeaux* fait contraste. Le soulignement expressif du segment *lumineux tombeaux* s'harmonise avec le retour des sens symboliques : Verhaeren se souvient que toute navigation, dans le mythe, est passage de vie à trépas, exploration de l'inconnu. Que l'image des vaisseaux (tombeaux) surgisse à ce moment est le signe le plus sûr que la mer exaucera son vœu :

*Tu voileras sous ta beauté
Toute ma cendre et tout mon deuil.*

Le texte révèle donc à l'analyse une architecture très équilibrée : symétrie entre le segment initial et le segment final, caractère fonctionnel (c'est-à-dire signifiant) de la reprise des motifs. D'autres traits formels concourent à l'homogénéité de l'ensemble. Comme dans la plupart des recueils de cette époque, Verhaeren manie le vers libre en accordant sa préférence aux mètres pairs (et, parmi ceux-là, aux mètres multiples de 4 : 12, 8, selon une statistique générale). *Vers la mer* ne contredit pas ce schéma, mais réserve l'alexandrin pour la partie la plus lyrique, la plus solennelle aussi : l'invocation à la mer. Le premier alexandrin est encore le premier vers de l'apostrophe : *O mer de luxe frais et de moires fleuries*. Par contraste, les vers courts, et surtout l'octosyllabe, accentuent le caractère plus léger, plus badin des strophes placées sous le signe du refrain. Le vers de deux syllabes, moins fréquent, semble posséder deux vertus essentielles : il isole un mot-clé...

...le mouvant et vaste été

Marie

Sa Force à la douceur et la limpidité

ou ménage une pose avant le terme de valeur...

Alors,

O mer, tu me perdras en tes furies.

Ces observations sur la technique du vers propre à Verhaeren pourraient être multipliées s'il était besoin d'une micro-analyse pour démontrer à nouveau que le discours poétique, à un certain degré de réussite, établit entre le niveau de l'expression et celui du contenu un réseau de corrélations qui les rend isomorphes tous deux. Chaque détail apparaît en fin de compte comme le variant d'un invariant qui est la structure d'ensemble du poème. Un exemple ayant trait à la rime : à la fin de la seconde strophe, le lecteur a la surprise de lire ce vers blanc : *Il fait dimanche sur la mer* ; comme les autres vers sont parfaitement rimés, il peut songer à une négligence de l'auteur mais, s'il est familier de la poésie verhaerénienne, il se rappellera qu'à sa première occurrence, le vers constituant le refrain est laissé blanc. La marque stylistique prend derechef l'aspect d'un contraste, et celui-ci est en rapport avec un certain statut du sens. Versification et rhétorique collaborent : l'ample mouvement introduit par l'alexandrin déjà cité (*O mer de luxe frais et de moires fleuries*) est soutenu à la fois par une organisation syntaxique qui repousse le verbe au dernier vers de la strophe (*Accueille-moi, ce jour, où tes eaux sont en fête !*) et par le retour vigoureux de *mer* en anaphore. Quant aux ressources de la phonétique, on les trouve exploitées dès les premiers vers :

Comme des objets frêles,
Les vaisseaux blancs semblent posés...

/so/	/bl-/	/-bl/	/oz/
(1)	(2)	(2')	(1')

La valeur impressive des sons est soulignée par la disposition en chiasme des groupes (1), (2) et (2'), (1'). Encore faut-il compter avec les chiasmes supplémentaires constitués par la modification de (1) en (1') et de (2) en (2'). La poésie, ici, n'hésite pas entre le son et le sens ; elle cherche plutôt à les faire se conjuguer. C'est en visant l'économie des moyens, leur adéquation à l'effet prémédité que la grande poésie verhaerénienne échappe aux modes littéraires comme aux classifications d'école et reste plus moderne que « moderniste », plus symbolique que « symboliste ».

Choix de textes

La peur

*Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.*

*L'étable est là, lourde et vieille comme un remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisseau, bordé de menthe et de vioerne,
Lassé de ses flots lents, flétrit, d'un cours retors.*

*Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules,
Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi ;*

*Le vieux berger des Novembres corne tempête.
Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi ?*

(Les apparus dans mes chemins, 1891, Oeuvres II, 180-181)

*Dans la maison où notre amour a voulu naître
Avec les meubles chers peuplant l'ombre et les coins,
Où nous vivons à deux, ayant pour seuls témoins
Les roses qui nous regardent par la fenêtre*

*Il est des jours choisis, d'un si doux réconfort,
Et des heures d'été, si belles de silence,
Que j'arrête parfois le temps qui se balance,
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or.*

*Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre
Que le bonheur qui nous frôle n'entend plus rien,
Sinon les battements de ton cœur et du mien
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre.*

(Les heures d'après-midi, Oeuvres VII, 87-88).

La foule (extrait)

*En ces villes d'ombre et d'ébène,
D'où s'élèvent des feux prodigieux ;
En ces villes, où se démènent,
Avec leurs chants, leurs cris et leurs blasphèmes,
A grande houle, les foules ;
En ces villes soudain terrifiées
De révolte sanglante et de nocturne effroi,
Je sens bondir et s'exalter en moi
Et s'épandre, soudain, mon cœur multiplié.*

*La fièvre, avec de frémissantes mains,
La fièvre au cours de la folie et de la haine
M'entraîne
Et me roule, comme un caillou, par les chemins.
Tout calcul tombe et se supprime,
Le cœur s'élançait ou vers la gloire ou vers le crime ;
Et tout à coup je m'apparais celui
Qui s'est, hors de soi-même, enfui
Vers le sauvage appel des forces unanimes.*

[...]

*Oh l'avenir, comme on l'écoute
Crever le sol, casser les voûtes,
En ces villes d'ébène et d'or, où l'incendie
Rôde comme un lion dont les crins s'irradient ;
Minute unique, où les siècles tressaillent ;
Nœud que les victoires dénouent dans les batailles ;
Grande heure, où les aspects du monde changent,
Où ce qui fut juste et sacré paraît étrange,
Où l'on monte vers les sommets d'une autre foi,
Où la foule maîtresse enfin de sa colère,
Comptant et recomptant ses longs maux séculaires,
Sur le bloc de sa force érige un nouveau droit.*

(*Les visages de la vie, Oeuvres I*, 299-304.)

LES VILLES

Odeurs de suif, crasse de peaux, marcs de bitumes !

*Tel qu'un lourd souvenir lourd de rêves, debout
Dans la fumée énorme et jaune, dans les brumes,
Grande de soir ! la ville inextricable bout
Et roule ainsi que des reptiles noirs ses rues
Noires, autour des ponts, des docks et des hangars,
Où des feux de pétrole et des torches bourruées,
Comme des gestes fous et des masques hagards
– Batailles d'ombre et d'or – s'empoignent en ténèbres.
Un colossal bruit d'eau roule, les nuits, les jours,
Roule les lents retours et les départs funèbres
De la mer vers la mer et des voiles toujours
Vers les voiles, tandis que d'immenses usines
Indomptables, avec marteaux cassant du fer,
Avec cycles d'acier virant leurs gelasines,
Tordent au bord des quais – tels des membres de chair
Ecartelés sur des crochets et sur des roues
Leurs lanières de peine et leurs volants d'ennui.
Au loin de longs tunnels fumeux, au loin des boues
Et des gueules de noir engloutissant leur nuit ;
Quand stride un tout à coup de cri, stride et s'éraille :
Les trains, voici les trains qui vont plaquant les ponts,
Les trains qui vont battant le rail et la ferraille,
Qui vont et vont mangés par les sous-sols profonds
Et revomis, là-bas, vers les gares lointaines,
Les trains, là-bas, les trains tumultueux – partis.*

Tonneaux de poix, flaques d'huiles, ballots de laine !

*Bois des îles cubant vos brusques abattis,
Peaux de fauves, avec, au bout, vos griffes mortes
Lamentables, cornes de buffle et dents d'aurochs
Et reptiles, lamés d'éclair, pendus aux portes.
O cet orgueil des vieux déserts, vendu par blocs,
Par tas ; vendu ce roux orgueil vaincu de bêtes
Solitaires : oursons d'ébène et tigres d'or,*

*Poissons des lacs, aigles des monts, lions des crêtes,
Hurlleurs du Sahara, hurleurs du Labrador,
Rois de la force errante au clair des nuits australes !
Hélas, voici pour vous, voici les pavés noirs,
Les camions brutaux, les caves humorales,
Et les stères et les barils, voici les soirs
Du Nord, les mornes soirs, obscurs de leur lumière,
Où pourrissent les chairs mortes du vieux soleil.
Voici Londres cuvant en des brouillards de bière,
Enormément son rêve d'or et son sommeil
Suragité de fièvre et de cauchemars rouges ;
Voici le vieux Londres et son fleuve grandir
Comme un songe dans un songe, voici ses bouges
Et ses chantiers et ses comptoirs s'approfondir
En dédales et se creuser en taupinées,
Et par dessus, dans l'air de zinc et de nickel,
Flèches, dards, coupoles, beffrois et cheminées,
– Tourments de pierre et d'ombre – éclatés vers le ciel.*

Soif de lucre, combats de troc, ardeur de bourse !

*O mon âme, ces mains en prière vers l'or,
Ces mains monstrueuses vers l'or – et puis la course
De millions de pas vers le lointain Thabor
De l'or, là-bas, en quelque immensité de rêve,
Immensément debout, immensément en bloc !
Des voix, des cris, des batailles, – le jour s'achève,
La nuit revient – des voix, des cris, le heurt, le choc
Des sans cesse labeurs, des sans cesse batailles,
En ces bureaux grinçant de leurs plumes de fer,
Sous le pli des plafonds et le gaz des murailles,
La lutte de demain contre la lutte d'hier,
L'or contre l'or et la banque contre la banque...
S'anéantir mon âme en ce féroce effort
De tous, se perdre et se broyer ! Voici la tranque,
La bêche et le charroi qui labourent de l'or
En des sillons de fièvre. O mon âme éclatée
Et furieuse ! ô mon âme folle de vent
Hagard, mon âme énormément désorbitée,
Salis-toi donc et meurs de ton mépris fervent !
Voici la ville en or des rouges alchimies,*

*Où te fondre le cœur en un creuset nouveau
Et t'affoler d'un orage d'antimonies
Si fort, qu'il foudroiera tes nerfs jusqu'au cerveau !*

(Les flambeaux noirs.)

LE PASSEUR D'EAU

*Le passeur d'eau les mains aux rames
A contre flot, depuis longtemps,
Ramait, un roseau vert entre les dents.*

*Mais celle hélas ! qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas, Toujours plus loin,
par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.*

*Les fenêtres avec leurs yeux
Et le cadran des tours sur le rivage
Le regardaient peiner et s'acharner
En un ploïement de torse en deux
Et de muscles sauvages.*

*Une rame soudain cassa
Que le courant chassa
A vagues lourdes, vers la mer.*

*Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.*

*Le passeur avec la rame survivante
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.*

*D'un coup brusque le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne vers la mer.*

*Les fenêtres sur le rivage
Comme des yeux grands et fiévreux
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites de mille en mille au bord des fleuves
Fixaient obstinément
Cet homme fou en son entêtement
A prolonger son fol voyage.*

*Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes, hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.*

*Le passeur d'eau comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême,
Avec l'unique rame entre ses mains
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards hallucinés
Voyaient les loins illuminés
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable sous les cieus froids.*

*La rame dernière cassa
Que le courant chassa
Comme une paille vers la mer.*

*Le passeur d'eau les bras tombants
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts,
Un choc heurta sa barque à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive ;
Il n'avait pas quitté le bord.*

*Les fenêtres et les cadrans
Avec des yeux béats et grands
Constatèrent sa ruine d'ardeur,
Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même pour Dieu sait quand
Le roseau vert, entre ses dents.*

(Les villages illusoires.)

LA PLUIE

*Longue comme des fils sans fin, la longue pluie
Interminablement, à travers le jour gris,
Racle les carreaux verts avec ses ongles gris,
Infiniment, la pluie,
La longue pluie,
La pluie.*

*Elle s'effile ainsi depuis hier soir,
Des haillons mous qui pendent
Au ciel maussade et noir.
Elle s'effile patiente et lente,
Sur les chemins, depuis hier soir,
Sur les chemins et les venelles,
Continuelle.*

*Au long des lieues,
Qui vont des champs vers les banlieues
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,
En un profil d'enterrement,
Les charrettes, bâches bombées ;
Dans les ornières régulières
Parallèles si longuement
Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau dégoutte pendant des heures ;
Et les arbres pleurent et les demeures,
Mouillés qu'ils sont de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.*

*Les rivières, à travers leurs digues pourries,
Se dégonflent sur les prairies
Où flotte au loin du foin noyé ;
Le vent gifle aulnes et noyers ;
Sinistrement, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
De grands bœufs noirs beuglent vers les cieux tors ;
Le soir approche avec ses ombres
Dont les plaines et les taillis s'encombrent
Et c'est toujours la pluie*

*La longue pluie
Fine et dense, comme la suie.*

*La longue pluie,
La pluie – et ses fils identiques
Et ses ongles systématiques
Tissent le vêtement,
Maille à maille, de dénûment
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots :
Linges et chapelets de loques
Qui s'effiloquent
Au long de bâtons droits,
Bleus colombiers collés au toit,
Carreaux, avec, sur leur vitre sinistre,
Un emplâtre de papier bistre,
Logis dont les gouttières régulières
Se crucifient sur des pignons de pierre,
Moulins uniformes et mornes,
Sur leur butte, comme des cornes,
Clochers là-bas et chapelles voisines,
La pluie,
La longue pluie,
Pendant l'hiver, les assassine.*

*La pluie,
La longue pluie avec ses ongles gris,
Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
La longue pluie
Des vieux pays,
Eternelle et torpide !*

(Les villages illusoires.)

SUR LA MER

*Le vaisseau clair
Avait des mâts et des agrès si fins
Et des drapeaux si bellement incarnadins,
Qu'on eût dit un jardin
Qui s'en allait en mer.*

*Comme des bras de jeunes filles,
Les flots environnaient sa quille
De leurs guirlandes.*

*C'était par ces soirs d'or de Flandre et de Zélande,
Où les parents
Disent aux enfants
Que les Jésus vont sur la mer.*

*Le vaisseau clair
S'en fut en leur rencontre,
Cherchant ce coin de ciel vermeil,
Où l'étoile
Qui conduisit par de beaux paysages,
A Bethléem, les bons rois mages,
Se montre.*

*Le vaisseau clair roula le jour, tangua la nuit,
Cingla vers des golfes et vers des îles
Vêtus de lune aimante ou de soleil docile.*

*Il rencontra le vent fortuit
Et les oiseaux de l'aventure
Qui s'en venaient se reposer,
Ailes closes, sur la mâture ;
Un air de baume et de baisers
Coulait sur les miroirs mobiles
Que les vagues dressaient et renversaient,
Tandis que le sillage, en son éclair, cassait
Les écumes d'argent et leurs prismes fragiles.*

*Le vaisseau clair roula le jour, tangua la nuit ;
Il fit, parmi les caps et les îles tranquilles,
Un beau voyage puéril,
Mais les Jésus ne se rencontraient pas,
Nulle lueur sur l'eau ne décelait leurs pas,
Comme jadis, aux temps sereins des Evangiles.*

*Le vaisseau clair revint, un soir de bruit
Et de fête, vers le rivage,*

*D'où son élan était parti ;
Certes, les mâts dardaient toujours leur âme,
Certes, le foc portait encor des oriflammes,
Mais les marins étaient découronnés
De confiance et les haubans et les cordages
Ne vibraient plus, comme des lyres sauvages.*

*Le navire rentra comme un jardin fané,
Drapeaux éteints, espoirs minés,
Avec l'effroi de n'oser dire à ceux du port
Qu'il avait entendu, là-bas, de plage en plage,
Les flots crier sur les rivages
Que Pan et que Jésus, tous deux, étaient des morts.
Mais ses mousses dont l'âme était restée
Aussi fervente et indomptée
Que leur navire à son départ,
L'amarrèrent près du rempart ;
Et dès la nuit venue, avec des cris de fête,
Ils s'en furent dans la tempête,
Tout en sachant que l'orage géant
Les pousserait vers d'autres océans
Sans cesse en proie à des rages altières,
Et qu'il faudrait quand même, encor,
Toujours, en rapporter des désirs d'or
Et des victoires de lumière.*

(Les forces tumultueuses.)

LES MAISONS DES DUNES

*Les petites maisons, dans les dunes flamandes,
Tournent toutes le dos à la mer grande ;
Avec leur toit de chaume et leur auvent de tuiles
Et leurs rideaux propres et blancs
Et leur fenêtre aux joints branlants,
Elles ont l'air de gens tranquilles.*

*Leurs vieux meubles peints et repeints,
En jaune, en bleu, en vert, en rouge,
Sont l'armoire d'où sort le pain,
Les bancs scellés au mur,*

*La table et le lit dur
Et puis l'horloge, où le temps bouge.*

*Ainsi vivent-elles très pauvrement,
Toutes coites, comme encavées
Dans un grand pli de sol, contre le vent dément ;
Mais des enfants nombreux sont leur couvée.*

*L'homme peine sur la mer grande avec ses fils,
La sœur aînée a soin de la marmaille
Et la femme est nourrice, et le grand-père assis,
Près de la porte, travaille
Aux filets noirs, jusques au soir,
Comme on faisait jadis.*

*Ainsi vivent-elles, les petites maisons,
Sous la crainte des horizons,
Pauvres chaumes, minces guérites,
Pour ceux qu'elles abritent ;
Ainsi vivent-elles, humbles et blanches,
Avec de maigres fleurs dans leurs enclos,
Avec leur porc en sa cage de planches,
Avec leur âne âpre, têtù, falot,
Qui broute au loin, dans la dune vermeille,
Et redit non et non, toujours,
En secouant, au long du jour,
Les deux oreilles.*

(Toute la Flandre. La guirlande des dunes.)

LORSQUE TU FERMERAS MES YEUX

*Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,
Baise-les longuement, car ils t'auront donné,
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.*

*Sous l'immobile éclat du funèbre flambeau,
Penche vers leur adieu ton triste et beau visage*

*Pour que s'imprime et dure en eux la seule image
Qu'ils garderont dans le tombeau.*

*Et que je sente, avant que le cercueil se cloue,
Sur le lit pur et blanc se rejoindre nos mains
Et que près de mon front sur les pâles coussins
Une suprême fois se repose ta joue.*

*Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur,
Qui te conservera une flamme si forte
Que même à travers la terre compacte et morte
Les autres morts en sentiront l'ardeur !*

(Les heures du soir.)

Synthèse

Aux environs de 1910, la jeunesse littéraire d'avant-garde se reconnaissait principalement dans deux poètes, l'Américain Walt Whitman et le Belge Émile Verhaeren. Pareille complicité a tôt ou tard son revers. Ces auteurs incarnaient avec trop de bonheur un moment de la sensibilité – ce qu'on a appelé l'esprit nouveau ou le modernisme – pour que les générations suivantes, à commencer par celle qui sortira meurtrie de la guerre, ne tournent ailleurs leurs regards. La profonde crise morale de l'entre-deux-guerres, que sauront si bien dépeindre un Malraux ou un Montherlant, sape les valeurs prônées par les hommes de 1900 : foi au progrès, exaltation de la vie. La révolution freudienne montre aux plus lucides que le moi ne se désenglué de sa condition archaïque qu'au prix d'une sublimation souvent aléatoire. Fait caractéristique : au début des années 20, un psychiatre suisse, L. Charles-Baudouin, explore avec une rare sagacité l'inconscient verhaerénien, démonte le mécanisme du refoulement qui l'habite. Son étude fait toujours autorité.

Dans une remarquable présentation, Robert Vivier entérine les conclusions du psychologue : Verhaeren a moins voulu chanter le monde moderne, celui des machines comme celui des mouvements sociaux, qu'il n'y a trouvé un aliment à une rêverie profonde, polarisée entre une volonté de puissance théomaniaque et son renversement dans son contraire, un narcissisme frileux, auto-destructeur. Le meilleur de l'œuvre ne serait pas dans le «mondialisme optimiste» des poèmes de la maturité, mais dans les recueils antérieurs consacrés au drame personnel d'un individu en proie à ses démons.

Il y aura des lecteurs pour aborder la poésie de Verhaeren avec le seul espoir d'y goûter la transformation de la parole en chant et du réel en images essentielles. Ceux-là ont le plus de chances d'échapper aux arguties de la critique et aux variations de la mode. Le destin d'une œuvre est là : dans le plaisir d'une lecture capable de réactiver telle ou telle page, au gré de son parcours. Abondante, volontiers orale, tantôt chaleureuse et directe, tantôt chaotique et véhémence, la poésie de Verhaeren est de celles qui favorisent le plus ce genre de lecture.

Léon SOMVILLE
Professeur à la V.U.B.